

# L'art plastique, révélateur ou détonateur ?

**E**n septembre 2015, invitée par **Pierre de Lune**, une classe de septième de l'Athénée Royal d'Auderghem est allée visiter l'exposition de **Patrick Guns** intitulée *I know a song to sing on this dark, dark night*. Vécue au Musée des Arts Contemporains du Grand Hornu, cette journée mêlant visite et rencontres a débouché quelques temps plus tard sur un débat dont les échanges ici reconstitués slaloment entre la découverte des œuvres du plasticien belge, la fonction de l'artiste et le rêve de se former aux métiers du théâtre.

**Pierre de Lune : Pour des étudiants qui préparent l'examen d'entrée dans une école de théâtre, visiter l'exposition d'un plasticien, était-ce vraiment important ?**

Stéphanie : J'ai été touchée. Quoi de plus important ? L'objectif de tout artiste est de toucher la personne pour que son message puisse passer ! Avec ses ossements en feu, son arbre déraciné, ses derniers repas pour condamnés et son bonhomme Bic épuisé, Patrick Guns a réussi !

**Les aventures à l'encre bleue d'un p'tit gars à tête rondouillarde, c'était pourtant plaisant à regarder...**

Tamara : Même si le bleu omniprésent n'est pas aussi violent que le rouge, moi j'ai vu de la violence partout ! Qu'il soit frappé, qu'il se retrouve au casino ou pendu à un fil, ce personnage est loin d'être anodin !

Julie : Si le suicidé représente la société prête à jeter ce Bic devenu inutile, moi il m'a plutôt fait penser à une victime du harcèlement sur facebook. Dès notre prime jeunesse, on est formaté par notre société. Que ce gars en culottes courtes soit poignardé ou pendu, cela reste hyper-violent !

**Stéphanie a évoqué un mur envahi par les flammes. Les ossements entourés de rouge et d'orange vous disaient-ils aussi quelque chose ?**

Micke : Le nom de Yahvé écrit avec des os m'est apparu clairement. Pour le reste, il m'a fallu les explications du guide pour renforcer ma compréhension.

Tamara : "Yahvé a chaud au cul" : cette phrase à déchiffrer se voulait provocante. Tout dépend bien sûr de la manière de prendre les choses. Moi j'aime la provocation mais en même temps je suis croyante. Je pense que dans certaines circonstances, il faut du respect !

Eléonore : Il y avait sans doute l'intention de se moquer des religions. Ce nom du dieu juif dans les flammes, cela m'a plutôt fait penser à la Shoah et aux fours crématoires. Certains riront mais cela peut être perçu comme une œuvre de mémoire pour nous demander de ne pas oublier le passé.

Tamara : Ce qui me paraît frappant c'est la référence faite à plusieurs œuvres antérieures : "La Joconde à la moustache" de Marcel Duchamp rappelle l'intérêt d'oser la dérision, "Le radeau de la Méduse" de Géricault met sur la piste des naufragés d'une barque éclatée. Reprendre une œuvre et la modifier, c'est positif. Cependant, il m'est arrivé de ne

pas comprendre. Que penser de cette vidéo de l'artiste qui plonge sa tête sous terre et récite des verbes d'action ? Je ne sais pas et malgré cela, je préfère une œuvre qui n'est pas tout à fait claire. Elle me permet de me faire ma propre opinion.

Eléonore : D'accord pour une forme d'opacité. Pourtant, qu'il est bon parfois de se laisser aller vers la beauté d'une œuvre directement lisible. J'ai vu récemment une pièce complexe : intéressant mais fatigant ! Quel contraste ensuite avec *Le tour du monde en 80 jours* au Théâtre du Parc. Cela m'a fait du bien de prendre plaisir sans devoir trop réfléchir !

Monika : Quand l'œuvre n'est pas claire, il y a quand même un risque de mauvaise inter-

prétation. N'est-ce pas ce qui est arrivé avec la philosophie de Nietzsche quand les nazis l'ont exploitée à leur manière ?

Julie : Deux conceptions opposées et pourtant complémentaires. Quand l'artiste vise un plus large public, être clair d'emblée s'avère utile. Grâce à cela, toute la population peut rester en lien avec l'art.

Tamara : L'important, c'est que ce soit contemporain. Je peux alors mieux m'identifier.

Stéphanie : D'accord, c'est actuel, ça te fait réfléchir et ça te marque plus. Mais est-ce accessible pour tous ? Quand parfois ça ne

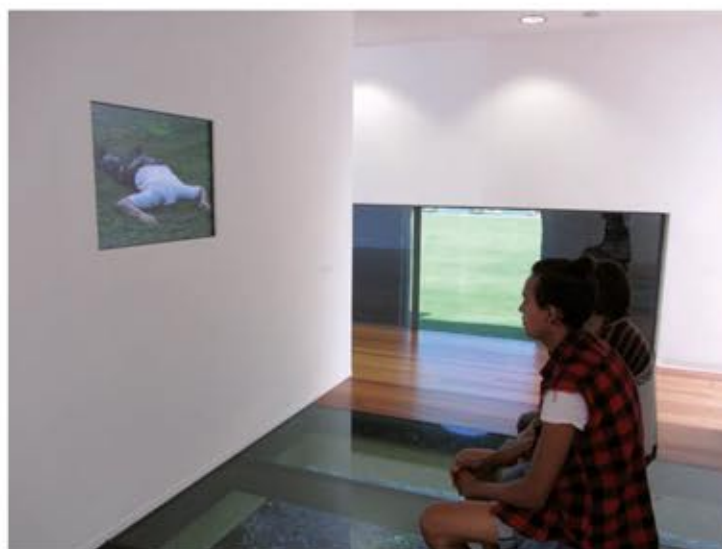
passé pas, tu crois que c'est utile ?

Océane : Ce nom de Yahvé dans les flammes ne permettait-il pas de faire un lien avec l'attentat au Musée juif de Bruxelles ?

Guy : Rappelez-vous, nous avons visité l'exposition en septembre, avant le retour de la question du blasphème et de l'attentat contre Charlie Hebdo ! Comme bien des artistes, Patrick Guns capte ce qui est dans l'air ambiant. Ancrée dans l'actualité, son œuvre présente un aspect prémonitoire.

Stéphanie : C'est troublant, même s'il dit qu'il ne veut pas faire passer de message, dans ces œuvres, moi je lis des messages. Il parle de nos peurs !

Tamara : Je ne partage pas ton avis. Patrick



Guns veut laisser chacun choisir son interprétation. C'est à toi de te faire ton opinion.

Micke : Toutes ses œuvres ont en effet un rapport avec ce qui se passe actuellement, comme par exemple ces morceaux de barque en suspension. Comment ne pas penser aux problèmes d'émigration ? Quand j'ai vu la vidéo de l'artiste la tête enfoncée sous terre, j'ai pensé à l'homme qui étouffe dans notre société. Nous subissons une telle pression, alors on se cache ! C'est vrai que l'artiste m'aide à me faire mon opinion, il me laisse le choix de réagir ou pas.

Stéphanie : Même s'il se dit apolitique, Patrick Guns délivre beaucoup de messages





politiques. Il aborde la question des victimes, des réseaux sociaux, de l'oppression, en bref tout ce qui nous touche actuellement. Il ne fait certainement pas de l'art pour que ce soit joli!

**Est-ce qu'il n'y avait cependant pas de la beauté dans certaines des œuvres exposées?**

Tamara: Oui, de la beauté et une forme de poésie aussi. C'était le cas pour le mobile du bateau éclaté. Les côtés des morceaux dorés me faisaient penser à l'Eldorado. C'était joli.

Monika: Il y a certainement quelque chose de beau à partir d'un élément tragique. Fort contraste entre la beauté et l'horreur! Bien sûr, l'artiste prend de la distance mais face à certaines réalités glauques, il enjolive un peu.

Julie: Face à la réalité, on ne peut pas toujours enjoliver. Je me souviens d'une pièce de théâtre où le personnage tuait sa victime sur scène. C'était plus fort qu'une scène un peu similaire dans une autre pièce où la tor-



ture était seulement suggérée.

Monika: Moi je pense l'inverse. C'est la scène se contentant d'évoquer qui était beaucoup plus forte. Le fait de ne pas dire ou montrer la violence permet de se l'imaginer.

Julie: Quand on ne montre pas, on risque de mal interpréter.

Éléonore: Je n'aime pas quand on veut montrer directement la violence. On se retrouve dans la position du voyeur.

Stéphanie: Tu as raison, quand on ne montre pas, c'est beaucoup plus violent car cela touche notre imaginaire. Un film d'horreur me frappe plus fort quand le monstre n'est que suggéré.

Tamara: Les gens ne posent plus de questions quand tout est explicite. Comment est-il possible d'être blasé devant un corps mort?

**La préparation d'une mise à mort peut-elle également rendre insensible? Comment avez-vous perçu ces photos du dernier repas du condamné?**

Stéphanie: Étrangement, nous avons été plusieurs à voir tout de suite des références à l'enfance. On ne savait rien des raisons de ces condamnations mais la demande d'une tarte

aux pommes fait songer à l'innocence, aux gâteaux d'anniversaire de l'enfance. C'était touchant. J'ai souri, étonnée, en découvrant que l'un des condamnés demandait du Coca Light comme s'il songeait encore à sa santé à l'heure de mourir!

**Y aurait-il une manière douce d'évoquer la proximité de la mort?**

Tamara: Pour évoquer le tragique, il faut savoir prendre distance, placer un peu de légèreté, oser un brin d'humour. Il faut permettre au spectateur de respirer pour ne pas fuir!

Stéphanie: Le repas bio réclamé par le condamné, c'est vrai, cela m'a fait rire!

Guy: Une mise à distance est nécessaire même si chaque détail pouvait rendre sensible la violence. J'ai été frappé par les photos des cuisiniers apparaissant assez fiers de leur réalisation. Quel contraste!

Océane: La couleur blanche du couloir d'exposition était si froide! Elle aussi m'a fait penser à la mort.

Monika: Dans l'alignement des photos, moi j'ai vu des cellules. Chaque menu imprimé avec une typographie différente personnalise le condamné. D'une certaine manière, il était présent. Cette forme de mise en scène avec ce couloir de la mort accentuait la violence de la situation. Je me sentais mal à l'aise.

Éléonore: Tout ce blanc, cet afflux de lumière m'a aussi fait penser à l'hôpital, aux milieux aseptisés, à un asile. Cela m'a fait peur. Oui, la peur était palpable, je sentais fort l'oppression.

Tamara: Ce sentiment d'oppression, je l'ai retrouvé face aux images de l'artiste se faisant enfermer dans une cage avec une lionne. Cela m'a fait penser à l'exposition *Body Talk* que j'ai visitée au Wiels. Une artiste africaine s'était enfermée nue dans une cage pour attirer notre attention sur la condition de la femme africaine. J'ai repensé à cette expérience en découvrant le travail de Patrick Guns. Entre ces deux démarches, j'ai vu un lien possible.

**Y aurait-il aussi des liens entre la démarche de création de Patrick Guns et celle de certains auteurs de théâtre ou metteurs en scène actuels?**

Tamara: Sans doute. Patrick Guns ne dit pas clairement ce qui se passe, il offre seulement des indices. C'est également le cas avec la pièce *Pour rire pour passer le temps* de Sylvain Levey. Il ne donne pas de nom à ses personnages qui ne sont signalés que par des numéros. Comme il y a peu de didascalies, il faut deviner. Plasticien et metteur en scène amènent le spectateur à trouver des

réponses aux questions qu'il se pose.

Guy: C'est parfois la scénographie qui s'avère oppressante. Rappelez-vous *Notre peur de n'être*, la pièce de David Murgia vue au National. Quelle superposition d'histoires! C'était au spectateur à chercher certaines intentions.

Julie: L'artiste offre la possibilité d'une catharsis. Il permet de reproduire quelque chose qu'on ne peut pas faire dans la réalité. Sur scène, on peut laisser sortir sa violence.

Océane: N'oublions pas qu'il a aussi pour fonction de divertir. S'il veut partager ses émotions, il doit aussi donner envie à ceux qui ne s'intéressent pas à l'art de s'y intéresser!

Julie: D'accord sur ce point. Quand je serai sur les planches, je voudrais arriver à cibler ceux qui ne sont pas touchés par l'art, que ce soit par un théâtre itinérant ou toute forme de théâtre populaire. La remise en question, c'est bien, mais il ne faut pas toujours que ce soient les mêmes qui se remettent en question.

Benoît: L'artiste offre-t-il simplement un reflet de ses illusions ou de la société? Certaines œuvres de Patrick Guns me sont apparues comme un gros titre dans un journal: j'en fais ce que je veux.

Julie: Tout artiste cherche à partager son senti sur les choses. Parfois il s'agit de plaisir, parfois de douleur comme le montre bien Frida Kahlo. Une forme de violence peut être sous-jacente.

Adrien: L'important, c'est qu'il procède à un partage d'homme à homme. Il n'est pas toujours obligé de prendre position.

Monika: Le comédien est là pour faire voyager le spectateur. En cela son art est semblable à la poésie. Baudelaire nous emmène dans une autre réalité.

Tamara: Moi je voudrais faire réagir par la provocation. Tant mieux plus tard si les gens se lèvent dans la salle avec l'envie de me frapper. Je tenterai de faire réagir par des thèmes qui font polémique.

Stéphanie: Mon urgence se résumera à faire passer un message de manière à ce que les gens se posent eux-mêmes des questions.

Benoît: Mon désir? Vivre plus tard de ma passion. Comédien, je serai là pour le public. J'ai envie de faire ce métier pour être heureux!

Jean-Marie Dubetz.

Etudiants: Tamara Achraf, Mické Brouwers, Océane Davin, Margaux Delvaux, Julie Devlamingo, Benoît Finschi, Éléonore Hardenne, Julie Podgorski, Stéphanie Rizzo, Monika Szum, Léa Tsimba, Adrien Varsalona.  
Enseignant: Guy Bertholomé.